

## Marie Campion

Par Roger Martin

Je me présente : je suis Marie Campion et je vous raconte mon histoire. Pardonnez mes hésitations car je ne me suis jamais adressée à une aussi vaste assemblée de toute ma vie... Surtout, il y a ce bizarre de porte-voix auquel je ne suis pas habituée.

Je suis née en 1654 à proximité de Rouen en Normandie. Je venais à peine d'avoir 10 ans quand ma maman est décédée; c'est alors que mon père, en désespoir de cause, m'a confiée à l'orphelinat de Rouen. Si vous saviez comme je me suis ennuyée dans cet endroit; en 6 ans, j'y ai versé toutes les larmes de mon corps. Un jour, une grande dame est venue rencontrer les orphelines du couvent; elle nous a proposé un voyage vers une lointaine colonie appelée Nouvelle-France par-delà la mer Océane. Cette idée m'a tout de suite emballée; j'aurais fait n'importe quoi pour quitter cet orphelinat de malheur surtout que messire le roi nous consentait une généreuse dot qui allait nous permettre de trouver un mari malgré notre statut d'orphelines. Je me suis mis à échafauder les rêves les plus fous sur la vie qui m'attendait là-bas... et l'amour aussi!

J'avais donc 16 ans quand je me suis embarquée sur le navire La Nouvelle-France au port de Dieppe. Avec 120 orphelines comme moi, j'ai quitté sans regret mon pays pour aller rejoindre le destin qui nous attendait là-bas. La traversée de la mer m'a parue sans fin, affligée que j'étais par un tenace mal de mer. C'est plus de deux mois plus tard, soit le 31 juillet, que nous avons enfin mis pied à terre devant le lieu-dit de Kébec. Il y avait une foule pour nous accueillir : des hauts dignitaires mais aussi bien des hommes et garçons du pays qui semblaient attendre impatiemment notre arrivée. À peine descendue, je l'ai tout de suite remarqué dans la foule et nos regards se sont croisés. Mon cœur s'est mis à battre follement : j'avais déjà oublié mes malheurs passés, l'avenir était devant moi et il s'appelait Mathurin Dubé. Mon barbu timide au grand cœur n'a pas lésiné, il avait déjà 39 ans : deux mois plus tard, nous nous sommes mariés dans l'église de Sainte-Famille à l'île d'Orléans. Mon mari était installé sur une terre dans la paroisse voisine, Saint-Jean; c'est là que sont nés nos six premiers enfants. Par la suite, pour subvenir aux besoins de la famille, Mathurin a préféré louer une terre à la pointe ouest de l'île. En 1686, il a reçu une offre plus intéressante pour exploiter sous bail le domaine seigneurial de la Grande-Anse, ce qui marqua notre arrivée dans la région.

De toutes mes épreuves, c'est en octobre 1690 que j'ai vécu les moments les plus inquiétants de ma vie. Des miliciens sont venus nous avertir qu'une importante flotte anglaise remontait pour nous chasser de nos terres. Devant la menace, le missionnaire Pierre de Francheville a fait appel à mon Mathurin pour qu'il se joigne aux autres habitants afin de défendre notre territoire, ce qu'il accepta d'emblée malgré ses 59 ans bien sonnés. Comme si ce n'était pas suffisant, nos deux fils aînés, Mathurin, 18 ans, et Louis, 14 ans, ont décidé d'accompagner leur père vieillissant. Fallait bien se défendre mais c'est la mort dans l'âme que je les ai embrassés au

départ, leur mousquet à l'épaule. Heureusement grâce au ciel, toute la troupe s'en est tirée sans égratignure.

Quelques mois plus tard, Mathurin eut l'occasion d'acquérir une terre dans la seigneurie de La Bouteillerie où il comptait établir nos quatre fils qui semblaient se destiner aux travaux agricoles. Peu après, l'aîné Mathurin a d'ailleurs obtenu une concession à l'Anse-aux-Iroquois. Sans doute usé prématurément par la rude vie de paysan en ce pays, mon cher Mathurin décéda à la fin de 1695; il n'avait que 64 ans pourtant. Tout aussi épuisée par les grossesses, les privations et les souffrances, j'ai à mon tour quitté cette terre avant même d'avoir atteint ma 50<sup>e</sup> année. Je me console à la pensée que Mathurin et moi auront en progéniture 66 petits-enfants dont 54 porteront le patronyme de Dubé. Avec les quelque 800 filles du Roy, orphelines pour la plupart, j'ai l'immense fierté d'avoir contribué à faire naître ici une race qui ne veut pas mourir.